

LE DYNAMITEUR

FEUILLETON'S DE L'ABEILLE

L'allumette de cire était consumée et lui brûlait les doigts; jetant le veston sur son bras, Somerset retourna en toute hâte dans le salon éclairé. Là, il contempla les heureuses proportions du vêtement, tâta en conaisseur son étoffe moelleuse. La vue du trumeau entre deux des fenêtres lui fit passer une autre idée par la tête: il revêtit le veston et, se campant devant la glace, il enfonça ses mains dans les poches. Ses doigts y rencontrèrent un journal plié. Il le tira et reconnut les caractères et le papier du "Standard"; au même instant, son regard tomba sur l'offre de deux cents livres. Il était évident que son locataire, dont l'identité était à présent indéniable, avait mis de côté ce veston le jour même où avait eu lieu l'annonce.

—Oui, reprit l'autre, c'est moi. Je suis cet homme que leur haine et leur terreur impuissantes traquent de repaire en repaire. Vous, mon cher frère, vous avez sous la main, si vous êtes pauvre, de quoi jeter les bases de votre fortune: si vous êtes obscur, d'atteindre d'un coup à l'éclatante renommée. Vous avez circonvenu une innocente veuve, et je vous trouve ici, dans mon appartement, fouillant ma garde-robe, et votre main dans ma poche! Vous pouvez maintenant compléter la série de vos actes indélicats par celui qui sera à la fois le plus sûr et le plus rémunérateur. Et cependant, monsieur, quand j'examine de près votre physiologie, je sens que je n'ai pu me tromper; malgré tout, je suis sûr que j'ai l'honneur et le plaisir de parler à un gentleman. Enlevez cet habit, monsieur; il vous va très mal, du reste. Cessez d'être confus: nous avons tous nourri de pensées coupables, et s'il vous est un instant venu à l'idée de vendre ma chair et mon sang, mes angoisses au banc d'infamie, ma sueur sanglante au pied du gibet, c'était une pensée, monsieur, que vous étiez aussi incapable de mettre à exécution que je le suis de douter de votre honneur.

A ces mots, l'orateur tendit sa main à Somerset. Il n'était pas dans la nature du jeune homme de repousser une grâce. Aussitôt, sans réflexion, il saisit la main qui lui était offerte. —Et maintenant, reprit le locataire, que je tiens dans la mienne votre main loyale, j'écarte toute appréhension, je chasse tout soupçon: il suffit que vous soyez ici pour être mon hôte. Asseyez-vous et, avec votre permission, nous allons resserrer les nœuds de notre amitié récente par un verre d'excellent whisky. —La-dessus, il mit sur la table des verres et un bouteille, et l'on trinqua en silence. —Avez-vous, reprit l'hôte en souriant, que les changements opérés dans cette chambre vous ont surpris? —Certes, dit Somerset; et je ne vois pas trop clairement la raison de ces changements. —Ce sont tout simplement, répondit le locataire, les procédés auxquels je dois recourir pour sauver ma tête. Supposez que je sois, demain, traduit devant un de vos tribunaux iniques; imaginez les témoins défilant à la barre et la variété singulière de leurs dépositions. L'un m'a rendu visite dans ce salon en son état primitif; un second m'y trouve tel qu'il est cette nuit; demain ou après-demain, tout peut avoir changé d'aspect. Si vous aimez les romans, comme les artistes en général, peu d'existences sont aussi romanesques que celle de l'obscur individu qui vous parle à cette heure.

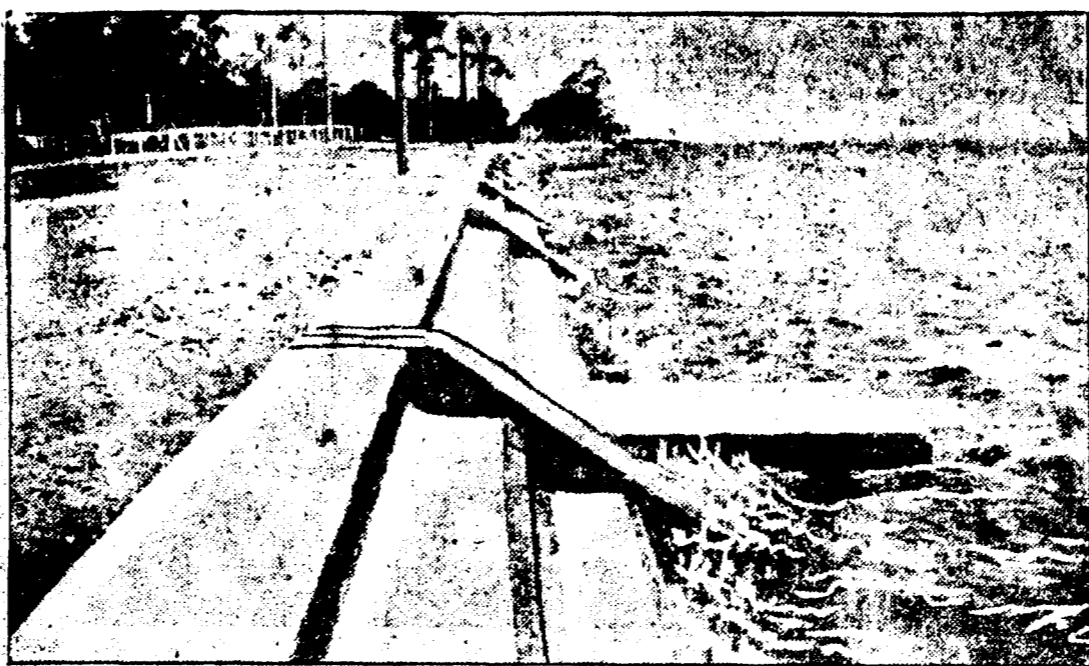
M. Jones se mit à remplir les verres. —Vous l'avez dit, fit-il avec simplicité; et parmi ceux qui mettent en usage cette matière présentant tant de dangers dans sa confection, peu ont obtenu des résultats aussi satisfaisants que moi-même. —J'imagine, observa Somerset, qu'à cause des résultats troublants qui y sont attachés, cette carrière ne doit pas manquer d'un certain intérêt. Mais il me semble, à moi profane, que rien n'est plus simple et ne présente moins de dangers que de déposer une bombe et de se retirer à l'écart. —Jeune homme, répondit le dynamiteur, vous parlez, permettez-moi de le dire, comme un profond ignorant. Comptez-vous donc pour rien le péril qui nous enveloppe en ce moment? N'est-ce rien, d'après vous, que d'occuper une maison comme celle-ci, minée, menacée, et, en un mot, prête à voler en l'air à chaque instant?

—Sacrelotte! murmura Somerset. —Et quand vous parlez de choses aisées, simples, dans ce siècle d'études scientifiques, poursuivit Zéro, en vérité vous me confondez. Ne savez-vous donc pas qu'il est notoire que les agents chimiques sont changés en agents comme une jolie femme et les mouvements d'horlogerie capricieux comme le diable d'enfer? Non, monsieur Somerset, non; ne croyez pas que ce soit tout rose, la vie de dynamiteur! Vous ne pouvez même vous figurer les veilles poignantes et les déceptions cruelles d'une existence comme la mienne. J'ai travaillé, supposons, pendant des mois entiers, me levant tôt, me couchant tard; ma boîte est prête, l'horloge est remontée; un audacieux compagnon, pâle, inquiet, est parti pour aller déposer l'engin de destruction; nous attendons d'un moment à l'autre le massacre de milliers d'hommes, des hurlements de terreur et d'exécration... eh bien, il suffira d'un claquement d'une odeur détonatoire, pour réduire à néant l'œuvre qui nous a coûté tant de temps et de génie. Oui, s'écria-t-il avec la ferveur d'un apôtre, je continuerai, et j'ai la voix qui me dit: Travailla et tu réussiras enfin!

—Je remarque deux choses, dit Somerset; la première me rend perplexe. N'avez-vous donc jamais réussi, jamais? —Pardon, dit Zéro. J'ai remporté un succès. Vous voyez en moi l'auteur de l'attentat de Red Lion Court. —Mais, si ma mémoire est bonne, objecta Somerset, une brouette d'égoutier et quelques numéros du "Weekly Budget" furent les seules victimes. —Pardon, pardon, répondit Zéro avec aigreur: un enfant fut blessé. —Eh bien! ceci même m'amène tout droit au second point, dit Somerset; à mes yeux, frapper une brouette, un enfant (si enfant il y a), c'est, pour un attentat, le comble de l'aveuglement et de la brutalité, sans représailles possibles, excusez ma franchise. —Je vous l'abandonne, dit Zéro. Mais quant à l'efficacité de la chose même, nous touchons ici à une grave question, et avant de l'aborder, permettez-moi de remplir nos verres. La discussion est un travail desséchant, ajoutez-il avec une gaieté charmante.

Les deux hommes burent donc un nouveau grog, et Zéro se mit à développer ses théories dans toute leur ampleur. —La guerre aussi, mon cher monsieur, la guerre est aveugle, dit-il. La guerre n'épargne pas l'enfant; elle n'épargne pas la brouette de l'égoutier inoffensif. Et moi, je ne les épargne pas davantage. Tout ce que je puis plaider de terreur, c'est la peur, la peur de l'ennemi, de la peur publique alliée contre nous, que suis-je, que sommes-nous tous, pour ériger sur le plus ou moins de délicatesse des moyens? Nous faisons appel au corps de la nation; c'est le peuple que nous voulons toucher et intéresser. Or, avez-vous observé parloir la petite bonne anglaise? —Parbleu! s'écria Somerset. —Je n'attendais pas moins d'un homme de goût et d'un fervent des arts, répondit le conspirateur avec politesse. Un type à part, n'est-ce pas? une silhouette charmante et comme créée tout exprès pour nos desseins: bonnet blanc, cachet propre, personne avenante, manières accortes; moi, j'ai un penchant pour la petite bonne. Non pas que je fasse fi de la nourriture, entendons-nous bien. Car il y a longtemps que j'ai désigné l'enfant comme le point sensible de la société contemporaine. Et, cher monsieur, à propos d'enfants et des périls de notre profession, laissez-moi vous conter un petit incident relatif à une bombe et qui s'est passé, je puis dire, sous mes yeux, il y a quelques semaines. Voici comment:

LA JETEE DE LA BAIE ST. LOUIS



Nous reproduisons ici une vue de la jetée à la Baie St. Louis qui protège la plage des vapeurs du Lac Pitchartrain. Cette photographie a été prise pendant un ouragan. L'eau ne dépassa jamais la jetée.

FONTAINE DE LAMBOURIGNY

Il y a une quinzaine d'années, on vit arriver à Lambourigny—petite ville provinciale dédaignée par le chemin de fer—un monsieur entre deux âges qui avait fait acheter en sous-main la belle propriété de l'ancien maire, M. Gâtefoin, récemment décédé. Cette propriété était située au centre de la ville; elle se composait d'une confortable maison bourgeoise, et d'un joli parc de près d'un hectare avec une grille monumentale s'ouvrant sur l'avenue de la République.

Le fait d'avoir acquis de façon occulte, et sans être apparenté à aucune famille de la région, la plus belle propriété de Lambourigny, valut d'emblée à M. Brindillon—c'était le nom de l'acquéreur—l'animosité de tous les habitants. Que venait faire ici cet inconnu, cet indiscret, cet envahisseur? Ce qu'il venait faire? On ne devait pas tarder à le savoir. M. Brindillon était un petit ambitieux qui avait résolu de jouer n'importe où un rôle politique, et ce fut le hasard d'une propriété à vendre, découverte dans le prospectus d'une agence qui fit que ce n'importe où se trouva être Lambourigny. Devenu par l'achat de la maison de feu Gâtefoin une manière de châtellen du pays, l'intrus attendit tranquillement que les délais légaux fussent écoulés, et décida de se faire élire conseiller municipal, puis maire.

Il avait compté sans ses hôtes. Les Lambourigniens, traditionnellement têtus, fiers et indépendants, avaient fait grise mine au nouveau venu. Non seulement on ne répondit ni à ses saluts, ni à ses avances, mais on le tint—résultat d'une conspiration générale—dans une sorte de quarantaine méprisante; ah! il avait pu, grâce à son argent, et par surprise, acquiescer un morceau du sol, eh bien! on le défiait de se payer de la sympathie et de la popularité! C'était là, on en conviendra, de déplorable conditions pour faire triompher une candidature politique... Mais M. Brindillon, qui avait son idée, parut ne s'apercevoir de rien, et le moment venu afficha son appel aux électeurs, souligné d'une honnête profession de foi. On s'esclaffa unanimement devant les affiches et d'avance on jubila de la bonne leçon que l'on allait donner à l'étranger qui prétendait se mêler des affaires de la commune; il n'aurait pas une voix! Pas une, à la lettre!

M. Brindillon laissa rire, mais, la veille des élections, les habitants de Lambourigny lurent avec stupéur sur leurs murs la déclaration suivante: "M. Brindillon, candidat aux élections municipales, désireux de donner à la ville de Lambourigny un gage de son dévouement, et de son affection, prend l'engagement, s'il est élu et s'il a l'insigne honneur d'être nommé maire, de léguer à sa mort à ladite ville de Lambourigny, sa propriété des Erables. Voici le paragraphe éminent de son testament concernant le legs en question, dont maître Lemarson, notaire, est autorisé à donner communication aux intéressés: "Je lègue à la ville de Lambourigny ma propriété dite Les Erables, en totalité, la maison d'habitation devant être transformée en musée municipal et le parc en square public. "En échange de cette donation la ville de Lambourigny s'engage formellement à ne rien changer ni dans le présent ni dans l'avenir à l'ordonnance de ladicte propriété en ce qui concerne le dessin du parc, la plantation des massifs, la place des bancs, et principalement la fontaine monumentale que j'ai fait ériger au milieu de la pelouse centrale. Si je décédais avant d'avoir fait arriver l'eau dans la fontaine sus-indiquée, la ville de Lambourigny se chargerait de ce soin dans les deux mois qui suivraient ma mort, et inscrirait sur le monument une inscription adaptée au caractère dudit monument. Au cas où la ville de Lambourigny ne respecterait pas strictement ma volonté, elle serait déchue de ses droits, et Les Erables seraient restitués à mes héritiers naturels." Ce fut un véritable coup de théâtre. D'abord abasourdis, les Lam-

Un Peu de Tout

—Mais vous n'êtes pas fatigués de rien faire. —Oh oui quelquefois. —Que faites-vous alors. —Je prends un repos.

EXERCICE Le médecin.—Ce qu'il vous faut c'est de l'exercice. Que faites-vous de votre état? Le malade.—Je suis démissionnaire de piano. Le médecin.—Alors ne démissionnez pas moins de deux ou trois pianos à la fois.

LA RAISON La maman.—J'ai appris que tu n'as pas gentil avec tes petits camarades! Le fils.—Oui, maman, si j'étais gentil avec eux ils s'imaginaient que j'ai peur d'eux.

NOS JOLIES FLIRTS Annette.—Ça m'amuse de flirter avec Bob alors que je suis fiancée avec Jacques. Mais j'aurais beaucoup de peine si Jean était fâché parce que je cause avec Lucien.

SA DIGESTION —Je ne digère pas vite. —Ce n'est pas surprenant, tu as mangé de la soupe à la tortue.

BONNES PONDEUSES —Sont-elles bonnes vos poules? —Bonnes? Pensez donc, elles ne pondent que des œufs frais.

INCOMPREHENSIBLE —Il y a quelque chose que je ne comprends pas chez vous. —Qu'est-ce que c'est? —Chaque fois que vous voyez un 3 vous appelez cela un 2. —Oui, je travaillais autrefois dans un magasin de chaussures pour dames.

SUR LA RUE —Tu vois, cet homme qui passe, eh bien, il y a vingt ans il n'avait pas une chemise à se mettre sur le dos, maintenant il a des millions. —Des millions de chemises?

IL NE PEUT PAS —Comment te tires-tu d'affaires pendant que ta femme est à la campagne? —Je me tires très bien d'affaires; ainsi maintenant, je puis enlever mes chaussures par les deux bouts.

PAS ASSEZ Deux enfants jouent dans la boue lorsque le professeur vient à passer. Le professeur.—Que faites-vous donc? Un élève.—Nous faisons l'école. Le professeur.—Mais vous ne faites donc pas le professeur? Un élève.—Non, monsieur, nous n'avons pas assez de boue.

ACCIDENT L'employé.—Monsieur, j'ai avalé un timbre poste d'un sou, monsieur. Le patron.—Laissez faire, on retiendra cela sur votre paye.

DANS LE MENAGE Madame.—Moi, j'avais tout ce qu'il fallait pour faire une grande dame. Monsieur.—Oui, mais tu as toujours tout fait à moitié.

PREFERABLEMENT Armand.—Aimez-moi et je mets la terre à vos pieds! Germaine.—J'aimerais mieux un petit chapeau sur la tête.

RESSEMBLANCE —J'ai rencontré un homme qui te ressemblait comme deux gouttes d'eau. —Il devait être bel homme? —Je ne fais pas de blagues. Il te ressemblait tellement que je lui ai remis le dollar que tu m'as prêté il y a un mois. Peux-tu me donner un reçu?

QUESTION ENFANTINE La maman.—Qu'est-ce que tu veux encore me demander? Le fiston.—Maman, lorsqu'elles seront vieilles, est-ce que mes chaussures en veau seront en peau de vache?

AUDACIEUSE AVIATRICE Los Angeles.—Un nouveau record d'aviation vient d'être remporté par une audacieuse aviatrice française, Mlle Andrée Peyre, qui est montée à 15,000 pieds. C'est le record féminin de l'aviation et ce record sera confirmé officiellement par l'Aéro Club de la Californie du Sud. Elle montait un appareil dont le moteur est un 70 HP. Elle garda le vol pendant 1 heure et 10 minutes. Mlle Peyre, qui a 23 ans, vole depuis deux ans et demi et surtout en Amérique.

OH! LE PARAPLUIE

Les parapluies sont des articles que les médecins ont coutume de proscrire pour la simple raison qu'ils causent plus de maladies qu'ils n'en évitent. Nous férons mieux, disent-ils, de nous débarrasser des parapluies pour les remplacer par des imperméables, des casquettes en toile cirée, etc., pour nous préserver de la pluie.

D'ailleurs, quand nous avons besoin d'un parapluie, nous ne l'avons pas; nous l'avons prêté à un ami. L'avons-nous, qu'un coup de vent le retourne à l'envers et nous laissons exposé aux cataractes du ciel et aux quolibets des passants. La docte faculté est d'ailleurs partie en guerre contre cet objet qui est un menaçon pour notre santé.

Le Dr Albert Abrams est un des médecins anglais qui mène l'attaque contre le parapluie. Cet objet, dit-il, produit un courant de saleté et de microbes, une eau sale qui vous coule sur la tête, sur les mains, sur les vêtements. L'homme au parapluie est le centre d'un bouillon de culture de bactéries.

Autre méfait du parapluie, quand vous êtes assis dans un tramway, quand vous êtes assis dans un parapluie mouillé, il se dégage une humidité qui peut provoquer un rhume. Le rhume peut tourner en pneumonie et la pneumonie est souvent mortelle.

Tous les germes que la soie ou le coton humides du parapluie ont ramassés pendant que vous le portez dans les rues, sont rapportés chez vous, au bureau ou à la maison. Quand ces germes deviennent secs, ils s'éparpillent dans la maison ou dans le bureau, et quelques microbes peuvent s'attaquer à vous ou à l'un des vôtres avec des résultats désastreux.

D'après le Dr Abrams et d'autres médecins, le parapluie est la grande déception de la civilisation moderne. Quand vous marchez dans la rue avec un parapluie au-dessus de votre tête, vous vous imaginez que celui-ci vous protège de l'humidité et de la maladie. C'est un fait reconnu que c'est tout le contraire.

A lieu de vous protéger, un parapluie vous expose à de grands dangers. Si vous n'avez pas de parapluie, le vent soufflerait sur votre tête et aiderait ainsi l'humidité atmosphérique à s'évaporer, tout en donnant à vos poumons leur approvisionnement nécessaire d'oxygène. En empêchant le vent de passer, le parapluie vous refroidit et vous êtes plus sujet à la maladie, parce que l'humidité n'a pas de chance de s'évaporer, tandis que vos poumons s'imprègnent d'une humidité chargée de germes.

Le parapluie nous expose d'autant plus aux rhumes et autres maladies que nous nous abandonnons à sa fausse sécurité. Quand nous avons un parapluie nous sommes sous l'impression que nous n'avons pas besoin d'autre protection. Nous négligeons de porter un chapeau à l'épreuve de l'eau, un imperméable, en un mot des vêtements qui sont plus nécessaires et plus sanitaires que le parapluie.

Il y a aussi une autre fait remarquable qui rend le parapluie, particulièrement celui emprunté, dangereux à notre santé. Les germes de la diphtérie et autres maladies adhèrent aux mains des malades, se collent au manche du parapluie que vous venez d'emprunter, et vous voilà infecté à votre tour.

Il y a aussi l'inconvénient de fourrer votre parapluie dans l'œil du voisin, ce qui peut, surtout si la victime est irascible, vous causer des dommages variés. La monture d'un parapluie en métal tenue au-dessus de vous pendant un orage, est un excellent conducteur d'électricité; vous courez le risque d'être électrocuté.

Au point de vue économique et sanitaire, les vêtements imperméables valent mieux que le parapluie. Il est entendu que le parapluie est un objet de luxe, qui est fait pour se perdre, et que l'on devrait supprimer.

INSULTE AU VATICAN Rome.—Dans une interpellation, hier, le député Cingolani a déclaré que le projet des méthodistes américains de construire une université sur le Mont Mario était "une insulte au Vatican et au sentiment religieux des Italiens qui auraient raison d'être représentés." Signor Cingolani a affirmé que les méthodistes voulaient étendre leur propagande et poursuivre un but politique. Le sous-secrétaire Finzi a répondu, au nom du gouvernement. Il a dit que le gouvernement comprenait la gravité de la question, mais que, pour des raisons évidentes, il ne pouvait pas donner une réponse complète.

ACCORD AUSTRO-ITALIEN Le gouvernement italien vient de signer un accord avec le gouvernement autrichien pour l'exhumation et le transfert des corps de 25,000 soldats tombés sur les champs de bataille de la Galicie, de la Hongrie et de la Serbie, et qui étaient d'anciens citoyens austro-hongrois. Les corps seront transportés dans les nouvelles possessions italiennes annexées par le traité de Saint-Germain. Le gouvernement italien de son côté autorise le gouvernement de Vienne à faire procéder à l'exhumation des soldats autrichiens tombés sur le front italien.

LETRE DE LAUSANNE

Pour ceux qui ont perdu leur Souverain et la famille impériale massacrés par les bolchevistes, pour ceux qui ont eu leurs parents et nombreux amis mis à la torture de la Chêka avant la mort, pour tous ceux qui depuis six ans ont vu tant de crimes atroces accomplis par les bolchevistes sans qu'une protestation s'élevée, assez imposante pour arrêter le carnage de toute une race—pour tous ceux-là il doit paraître pour le moins étrange que l'assassinat de M. Vorovsky provoque tant de bruit, d'excitation, de polémique même.

Il est vrai que M. Vorovsky est le premier commissaire bolcheviste qui soit—pour ainsi dire—"lynché" à l'étranger. A l'intérieur de la Russie, le cas n'est pas si rare, à ce qu'il paraît. Chaque fois qu'un membre du soviet de Moscou s'aventure un peu de la de sa base—la Chêka—risque de ne plus revenir de sa tournée. Souvent il subit ce que les paysans russes appellent "Boly-Boud" (le jugement de Dieu) et les Américains la loi de Lynch. Combien de commissaires moins connus que M. Vorovsky ont ainsi expié les crimes bolchevistes!

C'est dans l'ordre des choses. La terreur provoque la terreur. Il faut s'étonner que la contre-terreur ne se soit pas encore manifestée avec plus de vigueur. Le fait est que les bolchevistes, pendant les six années de tyrannie sanglante, ont pris des mesures pour étouffer toute tentative de soulèvement contre leur joug odieux: la population est désarmée, menacée toujours par le système monstrueux de la Chêka, dont l'organisation fait frémir. Les communications, si défectueuses après la guerre et la révolution, sont rendues encore plus difficiles par les bolchevistes; enfin la famine et les maladies infectieuses ont affaibli le peuple en le rendant apathique et inerte. Néanmoins, dans certains districts, les cas de révolte ouverte se sont déclarés, mais jusqu'à présent ils n'ont eu qu'un caractère sporadique, local et isolé. Ce n'est pas par la presse bolcheviste que nous arrivons ces nouvelles, mais c'est précisément à cause du régime bolcheviste que nous sommes tenus à la plus grande réserve sur ce sujet et nous n'en dirons pas davantage pour le moment.

CHARITE BIEN ORDONNEE...

De plus en plus fort: L'Assemblée générale a domicile! Après avoir fait don d'un appareil à chacun de ses 25,000 actionnaires, la Commonwealth Edison Company de Chicago a tenu son Assemblée générale annuelle sans déranger personne, le président, le secrétaire et les commissaires des comptes ayant lu leur rapport devant un appareil de radio qui le transmettait à tous les actionnaires, naturellement prévenus à l'avance du jour et de l'heure de cette Assemblée, qui ne rassemblait personne.

Puis une augmentation du capital de la Société, de 20 à 100 millions de dollars, fut votée de cette manière, et toutes les résolutions adoptées à l'unanimité. Oui, mais en cas de contestations, les tribunaux considéreraient-ils cette assemblée comme régulière? Ce serait un procès assez original.—L'Antenne.

AU COURS D'ANGLAIS

—Avez-vous jamais remarqué le mot anglais: State? —Non. Qu'a-t-il de particulier? —Eh bien, retournez-le et vous aurez le mot français: Etats.

Si Affaiblie, elle ne pouvait que se trainer

Une dame de la Floride était dans une condition misérable, mais dit qu'elle trouva le Cardui bien utile et recouvra sa santé.

Mountville, Floride.—Eh expliquez-moi comment elle découvrit le Cardui dans le retour d'âge, Mme Ella M. Bailey, de cette place, dit:

"Je devint si faible que je ne pouvais pas me remuer sans efforts. Je savais la cause, mais je ne pouvais pas me rétablir. "Je me traînais seulement et étais très nerveuse. J'étais sans repos et ne pouvais pas m'asseoir longtemps, et si faible que je ne pouvais pas me tenir debout. C'est un bien misérable malaise.

"J'étais accablée et sans cœur. "Après un moment de me suis décidée qu'il n'y avait plus rien à faire, que cela ne valait pas la peine d'essayer de me guérir. Ceci n'est pas fait pour guérir quelqu'un, mais au contraire pour le rendre pire. "J'avais entendu parler de Cardui et j'avais pensé que cela aurait pu me fortifier. Une de mes voisines l'avait employée avec de bons résultats.

"J'ai donc pris une bouteille (de Cardui); j'ai tout de suite senti que je me sentais plus forte, j'ai donc continué à en prendre. "Un peu à la fois, mon état nerveux se remit, je commençais à mieux manger et à mieux dormir et ce n'était pas bien longtemps avant que j'étais tout à fait remise.

"Le Cardui a fait des merveilles pour moi et j'aime certainement à le recommander. "Des milliers de femmes ont écrit pour dire combien elles avaient été remises en bonne santé par le Cardui et pour le recommander aux autres femmes. Cardui a été employé extensivement depuis plus de 40 ans pour le traitement des malaises de la femme. Les bons pharmaciens, partout, vendent le Cardui, le tonique pour

CUNARD. POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG. EN JOURNÉE. TOUS LES MARDIS. MAURETANIA. AQUITANIA. CUNARD LINE. 300 St. Charles St. New Orleans La.